

# Poèmes traduits du silence

par Philippe Martineau

recueil 1 - néoclassique



à propos de cette édition

<u>CHEMIN</u>	<u>1</u>
<u>PAROLES DE STATUE</u>	<u>2</u>
<u>À UNE STATUE</u>	<u>3</u>
<u>CYGNE</u>	<u>4</u>
<u>CYGNE – II</u>	<u>5</u>
<u>PAROLES DE LÉDA</u>	<u>6</u>
<u>NAÏADE</u>	<u>7</u>
<u>ACAJOU</u>	<u>8</u>
<u>EAU DOUCE</u>	<u>9</u>
<u>PAROLES DE NARCISSE</u>	<u>10</u>
<u>ÉTANG</u>	<u>11</u>
<u>LORELEI</u>	<u>12</u>
<u>NUQUE D'ANCOLIE</u>	<u>14</u>
<u>REGRET</u>	<u>15</u>
<u>CATTLEYA</u>	<u>16</u>
<u>LES ONT-SE-DIT</u>	<u>17</u>
<u>PAROLES D'APHRODITE</u>	<u>18</u>
<u>DÉSIR</u>	<u>20</u>
<u>AI-JE</u>	<u>21</u>
<u>HÔTEL DU NORD</u>	<u>22</u>
<u>ALBATROS</u>	<u>23</u>
<u>LÉNORE</u>	<u>24</u>
<u>CORBEAU</u>	<u>25</u>
<u>AIGLE NOIR</u>	<u>26</u>
<u>REVENANT</u>	<u>27</u>
<u>AIGLE GRIS</u>	<u>28</u>
<u>AIGLE FIXE</u>	<u>29</u>
<u>LUNE D'AIGLE</u>	<u>30</u>
<u>SANG D'AIGLE</u>	<u>31</u>
<u>FEU D'AIGLE</u>	<u>32</u>
<u>PHÉNIX</u>	<u>33</u>
<u>CIEL</u>	<u>34</u>
<u>URANUS</u>	<u>35</u>

édition 2017 – version 27 janvier 2024

auteur :

[philippe.jean.martineau@gmail.com](mailto:philippe.jean.martineau@gmail.com)

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

Martine Marchand

## CHEMIN

Où mène ce chemin  
qu'on suit depuis toujours ?  
Il mène au lendemain  
et s'oppose au retour.

C'est là que le bonheur  
est l'objet d'une quête  
et que le promeneur  
mendie d'être poète.

J'y fais aussi la manche,  
à l'affût d'autres vers :  
c'est pour ma page blanche...  
pour y voir à travers.

## PAROLES DE STATUE

Tu as choisi ce parc  
en guise de décor,  
et bientôt m'y remarques.

Qu'il est doux cet instant  
où je feins d'être morte  
et vierge pour cent ans.

Mais que n'apposes-tu  
sur ma bouche émaillée  
un peu de ta chaleur ?

Que n'entends-tu le cœur  
qu'un ciseau m'a taillé  
dans le roc intérieur ?

Ne vois-tu donc en moi  
qu'une simple statue  
étrangère à l'émoi ?

C'est toi qui es de marbre !  
et ton sang bouge moins  
que la sève des arbres.

## À UNE STATUE

Est-ce à cause du jour  
que ta paupière est close,  
ou du fait que ta pose  
est celle de l'amour ?

Est-ce à cause d'un rêve  
qu'une larme t'a fuie,  
ou du fait que la pluie  
en fut la source brève ?

Est-ce à cause d'un cœur  
et de son battement  
que ton sein en ciment  
se délite en douceur ?

Tu sais que ta sandale  
est prête au premier pas,  
mais tu ne descends pas  
de la funèbre dalle.

Est-ce à cause du grand  
lierre qui t'emprisonne,  
ou du fait que personne  
ici-bas ne t'attend ?

## CYGNE

Une vague s'aligne  
et fait la révérence :  
c'est en l'honneur d'un cygne,  
qui désormais s'avance.

Les roseaux, amarrés,  
coupent l'air et se penchent,  
comme pour effleurer  
la silhouette blanche.

Son sillage insinue  
que ses immenses ailes  
n'auront jamais connu  
le vertige du ciel.

Il poursuit jusqu'au bord  
et meurt en le touchant,  
et l'on entend encore  
la chute de son chant.

## CYGNE - II

Alors qu'au creux d'un saule est amarré l'étang,  
alors que l'eau se meurt et renonce à son règne,  
voici qu'un cygne pur hérite de l'instant  
et trône à la surface – où des cheveux se baignent.

C'est un cygne sacré, que la naïade attend  
et pour qui elle a teint ses cheveux, et les peigne.  
Et voilà qu'il l'effleure – et la décoiffe autant –  
avant que d'effeuiller les algues qui la ceignent.

– Impossible entre nous, gémit-elle... en partant.  
Lui, il tait sa douleur – au point que rien ne saigne.  
C'est un cygne muet, mais dont le cœur s'entend  
chaque fois que l'eau dort et la nymphe se peigne.

Alors qu'au creux du saule est amarré l'étang,  
alors que l'eau se meurt et que la rive règne,  
le cygne en majesté rejoint le cours du temps  
avec au fond des yeux deux larmes qui s'étreignent.



## PAROLES DE LÉDA

Le cygne était au bord  
et moi, si près de lui  
que je l'ai cru d'abord  
plus vaste que la nuit.

Que je bénis ce bec  
ayant su me découdre !  
Je n'ai plus rien de sec  
et semble me dissoudre.

Qu'ai-je à me réveiller  
à l'instant de jouir,  
à l'heure où l'oreiller  
m'écoute défaillir ?

Et quoique cette étreinte  
ne fût qu'un rêve d'eau,  
je me réveille enceinte  
et mère d'un oiseau.

Mais quand je me rendors  
et retrouve ce rêve,  
je suis pucelle encore  
et attends sur la grève.

## NAÏADE

Sans sillage, elle affleure,  
ou tout au moins s'esquisse  
en haut de sa demeure,  
en quête d'un délice.

Cette sève montante,  
afin d'être cueillie,  
éveille l'eau dormante  
et s'y épanouit.

Avant toute liaison,  
elle exige de moi  
un peu moins de raison  
et une vague au doigt.

Ignorant qui elle est,  
je demande son nom,  
mais le flot est muet  
et l'écho me dit : « non ».

Jusqu'à ce qu'une larme,  
que j'ai tant retenue,  
en tombant comme une arme  
déflore l'inconnue.

## ACAJOU

Cette larme qui joue  
à peindre ton chagrin,  
n'est-elle pas en train  
d'aquareller ta joue ?

N'est-elle qu'un bijou  
étranger à ton âme,  
une inconstante flamme  
en quête d'acajou ?

## EAU DOUCE

Le lac était nocturne et la rive, lointaine.  
Et ma présence ici ne pouvait qu'intriguer,  
entre la lune d'eau qui dérivait à peine  
et le songe diffus d'un saule fatigué.

Une ondine soudain se sentit attouchée :  
ma paume était coupable et sa nuque, complice.  
La réponse à son cri fut au calme arrachée  
et le trouble des eaux témoigna du délice.

Mais le jour aussitôt la rendit transparente  
et – quoiqu'elle fût ceinte – aussi lâche qu'un pleur ;  
et ce qui reste d'elle est une eau différente,  
un sillage sans cygne et un sang... sans couleur.

## PAROLES DE NARCISSE

Alors que l'eau du lac est assoupie et pure  
et que le moindre souffle en menace le somme,  
je crains que mon reflet n'échappe à ma nature  
et ne devienne au fond l'esclave d'un autre homme.

— Ô toi qui m'es jumeau jusques au moindre trait  
et qui gardes ma pose afin qu'on nous confonde,  
on dirait que tes yeux m'en veulent d'être vrai  
et de n'avoir point bu ton essence profonde.

Que n'émerges-tu donc en réponse à ma crainte ?  
Abandonne l'abîme aux songes d'autres bords  
et marche sur sa peau sans y laisser d'empreinte,  
à peine quelques pas nous séparent encore.

Mais sans doute sens-tu qu'aimer est un exil  
et ne cherches-tu guère à te mettre en danger,  
ô toi qui m'es jumeau jusques au moindre cil  
et qui gardes la pose alors que j'ai bougé.

Alors que l'eau du lac est encore assoupie  
et que le moindre souffle en menace le somme,  
je crains que mon image n'ait changé de vie  
et ne soit parvenue à devenir un homme.

## ÉTANG

Une nuit s'est éclose  
au milieu de l'étang,  
et son étoile rose  
éclaire par instants.

Les ondes se sont tues  
au passage du cygne,  
et craignent qu'il ne tue  
ce que ses yeux désignent.

Plus grand-chose n'est bleu  
lorsque l'oiseau s'élance,  
et l'on entend qu'il pleut  
quand revient le silence.

Une larme est tombée  
et un cercle l'entoure.  
Est-ce un début d'ondée  
ou la fin d'un amour ?

Le cercle disparaît  
et l'eau redevient lisse,  
et quand le mauve est prêt  
les nymphéas fleurissent.

Et parmi les pétales  
qu'on détache en rêvant  
il en est un, plus pâle,  
qui part avec le vent.

Maintenant qu'on est seul,  
la surface de l'onde  
est comme le linceul  
d'une vie plus profonde...

Mais le pétale au vent  
est retombé au sol,  
plus pâle que vivant.  
Est-ce la fin du vol ?

Le silence en dit long  
sur celle que j'attends,  
et l'écho du vallon  
le redit en partant.

LORELEI

« Ô toi, que nul n'effleure,  
s'il est besoin d'un crime  
pour t'enivrer le cœur,  
j'en veux être victime.

Qui pose, à demi nue,  
allongée sur la grève,  
et comme revenue  
du naufrage d'un rêve ?

Si ta nuque y consent  
puis-je la mordiller,  
ou faut-il qu'aucun sang  
n'en sorte scintiller ?

Sa chevelure rousse  
la masque comme au bal.  
Ô que cela me pousse  
à l'imaginer pâle.

Et si ton sein frissonne  
puis-je l'aimer de près,  
ou faut-il que personne  
n'en tète le secret ? »

Sans doute que sa peau  
naquit d'une caresse  
et qu'un avant-propos  
fit d'elle une déesse.

N'ayant pas d'autre vœu  
que de la réveiller  
j'écarte ses cheveux,  
jusqu'à déshabiller

J'ignore à quelle envie  
son silence renvoie.  
Sera-t-elle ravie  
de connaître ma voix ?

son pudique portrait :  
sa bouche à peine éclosée,  
et ses yeux déjà prêts  
à s'ouvrir – et qui l'osent...

.../...

Ce qui s'ouvre radieux  
et enfin me regarde,  
ce ne sont plus ses yeux...  
mais ceux de la Camarde !

... qui pose, à demi nue,  
allongée sur la grève,  
et comme revenue  
du naufrage d'un rêve.

À en croire le fleuve  
elle jouit de sang-froid,  
et si ses yeux m'émeuvent  
c'est que j'en suis la proie.



## NUQUE D'ANCOLIE

Quand l'ongle fut poli  
et la soie, déplacée,  
ta nuque d'ancolie  
était à caresser.

Tu m'as plu sous la pluie  
quand le vent te voulait,  
je n'étais que poulie  
que ton fil affolait.

Plus rien n'est interdit  
quand nous sommes complets  
et que j'approfondis  
ta langoureuse plaie.

Quand l'orage furieux  
faisait tout pour te plaire,  
je n'avais que mes yeux  
pour égaler l'éclair.

La lune s'est levée  
et s'ouvre comme un œuf :  
à croire que rêver  
enfante un regard neuf.

## REGRET

Un peu de ride est né  
au fond de tes yeux gris,  
qui me fait deviner  
que ton rêve a maigri.

Ta nuque illuminée  
par l'envie d'être vue  
ne peut s'abandonner  
que prise au dépourvu.

Et toutes ces années  
sans lueur aux vitraux  
te font croire, in fine,  
que ton cœur est de trop.

Et je reste étonné  
de m'être retenu  
quand l'eau déboutonnée  
te servait de tenue.

Ta nuque dessinée  
par l'envie d'être tendre,  
que ne l'ai-je inclinée  
quand tu vivais d'attendre ?

CATTLEYA

Je me décore  
de tout ton corps

plus jamais seule  
sous le linceul

à dérider  
mon orchidée

## LES ON-SE-DIT

L'on se dit vous  
avant que l'on n'avoue

On se dit tu  
quand on s'est dévêtus

Puis on dit nous  
quand les âmes se nouent

Et puis plus rien  
tant qu'on est aériens

L'on se dit vous  
avant de s'être vus

On se dit tout  
après que l'on s'est tus

## PAROLES D'APHRODITE

Les appas d'Aphrodite  
ne parviennent pas à  
détourner de la chasse le  
bel Adonis...

Adonis !

Que n'entends-tu le pas  
de mon cœur singulier ?  
N'aimes-tu comme appas  
que ceux du sanglier ?

Faut-il que ton destin  
soit de traquer la bête  
quand je mène d'instinct  
une plus douce quête ?

Serait-ce que ton sort  
soit de suivre des traces  
quand j'expose mon corps  
à de plus tendres chasses ?

Et faut-il que comme armes  
tu ne manies que celles  
qui n'ont rien de tes charmes  
et me laissent pucelle ?

C'est moi ton Aphrodite  
qu'à jamais tu allèches,  
dont la chair interdite  
n'a connu que l'eau fraîche.

Et s'il importe aux dieux  
que ma beauté t'éclaire,  
qu'ils ôtent de tes yeux  
l'inopportune œillère.

Je veux être ta cible  
et ta profonde proie,  
et hurler l'indicible,  
étreinte contre toi.

.../...

Je veux que ma chair s'ouvre  
aux rigueurs de ton glaive  
et que ton corps me couvre,  
et que choir... nous élève.

Je veux que mon cœur s'offre  
à l'éclair le plus court  
et qu'il devienne un coffre  
où te garder toujours.

Les dieux nous ont élus  
pour incarner l'Amour.  
Je ne veux rien de plus  
que tes nuits et tes jours.

Mais l'impudique plaie  
qui dénude ton fauve  
davantage te plaît  
que ma peau saine et sauve.

Que n'es-tu mon vautour  
et ma peau, ton repas ?  
Ne vois-tu comme atours  
que ceux que je n'ai pas ?

Que n'ai-je la vertu  
d'être une nymphe épiée  
et ne t'abaisses-tu  
quand je tombe à tes pieds ?

Faut-il que mes caresses  
n'épousent que tes ombres  
et que ma plainte cesse  
pour que rien ne t'encombre ?

## DÉSIR

J'ai bien plus de désir  
que tu n'as de désert  
et mon cœur, plus de tirs  
que ton sein n'en peut taire.

AI-JE

Ai-je assez de corps,  
ai-je assez d'encore  
pour t'aimer jusqu'à l'aurore ?

Ai-je assez d'amour,  
assez de toujours  
pour t'aimer même le jour ?

Ai-je assez dansé,  
ai-je assez d'assez  
pour t'aimer jusqu'au passé ?



## HÔTEL DU NORD

On demande à l'hôtel  
un coin où s'aimer.  
Pour deux, précise-t-elle,  
deux cœurs abîmés.

Et avec vue sur rien,  
personne à côté.  
Le réveil ? pas besoin  
de le remonter.

Car ce soir suffira  
pour connaître tout  
de nos corps et du drap.  
Plus jamais debout.

## ALBATROS

Malheur à qui tombait,  
car tout crâne à fleur d'eau  
était, à coups de bec,  
évidé du cerveau.

Où que frappait la proue  
rugissait l'océan,  
quand surgit de partout  
un bec ailé de blanc.

L'oiseau se régalaît  
de cet organe gris,  
d'autant qu'il ne pouvait  
qu'en tirer de l'esprit.

Le ciel était son nid  
et les astres, ses œufs,  
et son aile infinie  
coupait l'écume en deux.

Mais l'âme des humains  
n'étant guère qu'un leurre,  
l'albatros en chemin  
perdit de la hauteur.

## LÉNORE

Né du mur de ma chambre  
un corbeau se tient coi ;  
de janvier à décembre  
il demeure sans voix.

À moins que ce soit lui  
qui sans quitter la mort  
me réveille à minuit  
en disant : « Never more ! ».

Au clair de ma bougie  
son regard est au nord :  
est-ce là-bas que gît  
l'image de Lénore ?

Mais la flamme s'éteint  
sans que l'on ait soufflé,  
et c'est jusqu'au matin  
que je reste aveuglé.

## CORBEAU

Né du mur de ma chambre, un corbeau se tient coi,  
sur la haute étagère, entre mes livres lus ;  
et quoi que je demande, il oppose à ma voix  
le silence éternel de ceux qui ne sont plus.

Et bien que l'heure avance il reste sans bouger,  
à côté de l'horloge où le temps est moulu ;  
et quoique toujours là il demeure étranger,  
comme le dieu d'antan auquel on ne croit plus.

Mais quand je rêve assez pour quitter ce décor  
et que je la revois, aussi blême qu'élue,  
qui ôte son linceul et me désire encore,  
le corbeau me réveille en disant : « Jamais plus. »

J'ouvre alors les volets et lui montre les cieux  
où la brise l'attend et l'aube le salue,  
mais il ne bouge pas et referme les yeux,  
préférant à la vie le monde des reclus.

## AIGLE NOIR

Je ne vis plus soudain  
que des lambeaux de brume  
tandis que sur ma main  
retombait une plume.

C'était un aigle noir –  
qui se posa si près  
qu'on ne pouvait pas voir  
ce qui m'en séparait.

Mais que le ciel est gris  
lorsque je me réveille !  
Malgré tout je souris  
en croyant au soleil...

« Tu te trompes de proie !  
dis-je à ce bec armé,  
à moins que tu me croies  
capable de t'aimer... »

... non sans crainte qu'au soir  
aucun rêve n'afflue  
et que mon aigle noir  
ne vienne jamais plus.

## REVENANT

Alors que je compose  
un portrait du passé,  
voici qu'un aigle pose,  
au clair de ma pensée.

Il est si près de moi  
que son aile me couvre,  
et si prêt à l'émoi  
que sa paupière s'ouvre.

Et je le reconnais  
au jeu de son regard ;  
c'est bien lui qui renâit –  
et non moi qui m'égare.

C'est bien lui qui revient  
du passé éternel  
et dont l'âme se tient  
ici entre deux ailes.

## AIGLE GRIS

« Que viens-tu faire à terre ?  
dis-je à cet aigle gris,  
de quel profond mystère  
es-tu l'allégorie ? »

La douleur était telle  
que je haïssais Dieu,  
quand un battement d'ailes  
me fit lever les yeux.

Et je le reconnus  
à sa façon d'aimer ;  
il m'était revenu  
d'un monde inanimé.

Affolant le cyprès  
l'oiseau n'avait pas peur  
et se posa si près  
que j'entendis son cœur.

Mais au lever du jour  
hélas il s'envola,  
préférant à l'amour  
la nuit de l'Au-delà.

## AIGLE FIXE

La nuit était en cours  
quand il me décela :  
je revenais du jour  
et lui, de l'Au-delà.

Il est encore en haut,  
entre ses ailes fixes,  
comme flottant sur l'eau  
d'un affluent du Styx.

Et c'est encore lui  
qui m'avait détenue,  
et dont l'œil avait lui  
en m'ayant mise à nu.

Il n'avait pas eu peur  
de mon âme cloîtrée,  
et c'est avec ampleur  
qu'il y était entré.

Mais la nuit est à court –  
tout autant que mon pas –  
et malgré tant d'amour  
il ne redescend pas.



## LUNE D'AIGLE

Il a l'air, dans la brume,  
d'un astre rougissant.  
Il est vrai que ses plumes  
ont pour encre son sang.

Et s'il se pose, lourd,  
au pied de son royaume,  
ce n'est certes pas pour  
picorer dans ma paume,

mais pour pondre une lune  
dont on peut craindre que,  
d'orbite peu commune,  
elle n'éclipse Dieu.

## SANG D'AIGLE

On ne vit ni archer  
ni quelque autre tireur  
mais un aigle touché,  
perdant de la hauteur.

Affolant le cyprès  
– et la pénombre avec –  
il se posa si près  
que je sentis son bec.

Bien qu'il fût d'une espèce  
allergique aux sanglots,  
je vis de la détresse  
au fond de ses yeux clos.

Sa plaie n'était pas sans  
susciter ma douleur,  
et perdre autant de sang  
témoignait d'un grand cœur.

## FEU D'AIGLE

Un aigle était au bord  
et moi, au fond du puits,  
quand ouvrant ses yeux d'or  
il éclaira ma nuit.

Quoi de plus sidérant  
que ces yeux qui brûlaient  
sans autres carburants  
que ceux du feu follet ?

J'avais le cœur étreint  
à la vue de ces flammes,  
car l'aigle était en train  
de consumer son âme.

Et quand il s'éteignit  
je ne vis rien descendre,  
car ce qui avait lui  
ne laissa pas de cendre.

## PHÉNIX

En quête d'autres cieux,  
ses ailes s'accélèrent.  
Et voilà qu'il prend feu,  
transpercé par l'éclair.

Il n'est plus qu'une flamme  
entre chute et fumée,  
et son ultime gramme  
est bientôt consumé.

Mais vainqueur de la mort  
il renaît de ses cendres,  
et ses ailes sans bord  
l'empêchent de descendre.

## CIEL

Ni nuage ni vent  
au centre de l'azur  
mais un soleil – avant  
qu'il ne tombe, trop mûr.

Une étoile filante  
est morte d'être pure,  
alors qu'une plus lente  
esquisse une figure.

Et face à l'univers,  
qu'aucun dieu ne mesure,  
nos yeux se sont ouverts  
comme autant de blessures.

## URANUS

C'est quand je ferme l'œil que je te vois de près,  
toi qui vogues sans lune au-delà de l'Espace.  
Ce qui t'enfle le corps n'est autre que la masse  
des âmes que je pleure et qui n'ont plus de traits.

Ignorant d'où tu viens et quel est ton secret,  
les faucons que je lance te prennent en chasse.  
Mais tu les rends si lourds et leur aile, si lasse  
qu'ils ne t'échappent pas et te servent d'engrais.

Est-ce à mon tour déjà ? Dois-je me tenir prêt  
au milieu de ta ronde éternelle et vorace ?  
C'est quand je ferme l'œil que ton orbite est basse  
et que ton corps gravite de plus en plus près.

Ô que ce rêve éclate avant qu'il ne soit vrai,  
avant qu'il ne me montre une autre de tes faces !  
Mais voyant qu'aucun pleur à présent ne t'efface,  
puisse l'œil imprudent dormir encore après !